

*5 mai 2002*

Arnaud CATHRINE

Ils restent toujours un moment sur le quai. Je les vois distinctement. Eux non. Mon père s'approche et colle son visage à la vitre. Il sourit puis recule d'un pas. Ma mère guette le chef de gare. J'ai une minute pour les regarder tous les deux. Une minute pour me faire croire qu'il s'agit là d'un départ ordinaire, au lieu de reconnaître que je pars chaque fois pour toujours. J'ai vingt huit ans et ça fait un moment que je repars de chez eux chaque fois pour toujours.

Rewind. J'ai pris le train à la gare de Lyon hier en fin de matinée. J'ai arpenté deux ou trois wagons, cherchant Serge des yeux. Serge est né à Cosne lui aussi. Ses parents vivent non loin de là. On s'est raconté ça, un soir. On était tous les deux paumés dans une soirée littéraire qui, à vrai dire, n'était pas littéraire du tout. J'avais lu quelques livres de Serge et il m'a semblé assez vite reconnaître ce curieux sourire qui court vers vous et puis fait machine arrière brusquement, laissant place à un regard songeur ; comme les points de suspension que notre pudeur ou notre tristesse exige que nous jetions au milieu de certaines phrases. Serge et ses livres ont ce sourire-là, je crois ; en tout cas c'est ce que j'ai lu sur son visage lorsqu'il m'a parlé de Cosne. On s'est raconté peu de choses ce soir-là. Ce n'était pas réellement la peine. « Pareil ! », comme disent les enfants. Oui, pareil, lui et moi, cette petite ville où nous revenons avec parcimonie voir nos parents, pareil, la solitude de celui qui est parti,

pareil, venir se casser les dents sur tout ce qui a disparu et flotte partout, le rituel de la veillée, infiniment renouvelé à chaque venue, sous peser nos fantômes, notre fantôme, on pourrait s'éviter ça mais on revient quand même, il y a les parents, ils sont vivants eux au moins, contrairement à nous. Que voulez-vous. Je ne sais pas. Et Serge, que veut-il ?

Je ne l'ai pas trouvé. De toute façon, je ne trouve jamais Serge dans ce train. Et lui non plus ne me trouve pas, dois-je croire. Quand nous nous voyons, nous nous racontons les mêmes choses : « Je t'ai cherché l'autre fois dans le corail. » Ou encore : « J'étais à Cosne le week-end dernier, j'ai pensé à toi. » On se voit rarement, Serge et moi, mais on s'envoie des pensées. On se raconte nos pensées *a posteriori*.

Je n'ai pas trouvé Serge et il m'a manqué. J'aurais bien aimé rire jaune avec lui, découvrant que lui aussi vote à Cosne. « C'est absurde, non ? », lui aurais-je dit. « Tous les ans, je songe à m'inscrire à Paris et je ne le fais pas. On pourrait aller voter ensemble dans je ne sais quelle école du onzième et puis marcher un moment au lieu de nous retrouver comme deux idiots dans ce train qui va nous mordre les cotes, tu ne crois pas ? » Je lui aurais dit ça, si je l'avais trouvé. Mais Serge doit voter à Paris. Bien fait pour moi.

Il devait être midi. Le marché battait son plein. J'ai gravi les marches de la Mairie de Cosne, encadré par mes parents. « Votez bien », ai-je glissé entre mes dents. Avec un sourire quand même. Nous savons depuis bien longtemps que nous ne laissons pas les mêmes bulletins dans l'isoloir, eux et moi. Les jours d'élection, ça nous amuse. Vaut mieux. Les autres jours, ça donne lieu, comme dans toutes les familles, à des joutes que nous préférons – les soirs de sagesse – nous épargner. Et, pourtant, cette fois-là, nous allions

bel et bien laisser le même bulletin sur la tablette. Contraint et forcé. Pour ce qui me concerne.

En entrant dans la salle froide, j'ai baissé les yeux et je me suis dirigé vers la table non moins froide où étaient disposés les deux fatidiques rectangles de papier. Mes parents ont salué les assesseurs. Des connaissances. Tout le monde se connaît ici. J'aurais bien aimé croiser mon ancien prof de français. Oui, j'ai pensé à lui en me dirigeant vers l'isoloir. Je lui aurais souri, il m'aurait renvoyé un regard entendu accompagné d'un geste franc de la main. Je sais qu'il lit chacun de mes livres. Quand je le rencontre, il m'adresse ses avis toujours très tranchés que j'accepte bien volontiers mais seulement parce que c'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier. « Ça commence à être pas mal, garçon ! ». C'est un rabelaisien convaincu alors mes romans doivent lui paraître chétifs et fébriles... Mais ça commence à être pas mal, a-t-il dit l'autre fois. Alors.

Je n'ai pas croisé mon ancien prof de français. Il n'y avait là que des gens vaguement familiers. Des visages aperçus maintes fois pendant mon adolescence. Et c'est tout. Je me suis réfugié dans l'isoloir.

« A voté. » On échange quelques mots devant la boîte transparente. On plaisante, comme on lancerait quelques paroles anodines et cordiales avant de vous envoyer au bloc opératoire. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé au bloc opératoire. Peut-être parce que personne ne commentait l'identité des deux candidats. Ce silence était lourd. De quoi devenir soupçonneux. Qui parmi vous ? Dénoncez-vous ! J'imagine que tout le monde devine le vote de l'autre ici. Aujourd'hui, ça prenait une drôle de résonance. Comme un truc de guerre. La guerre dans la boîte transparente.

« Alors il est venu voter ? » « Hé oui, on profite un peu de lui au passage ! » Allez, vite, sortons, une poigne sans pitié est en train de

prendre d'assaut ma poitrine, le borgne n'est pas seul responsable, je suis un étranger ici, que tout le monde reconnaît, qui reconnaît tout le monde, mais un étranger, parti il y a plus de dix ans, c'est difficile de revenir, vous savez, rentrons. Et on rentre.

À la maison, je retrouve le regard malicieux et adoré de mon musicien de grand-père. Quatre-vingt-onze ans. Est allé voter à huit heures et trois minutes ce matin. Toujours la même fougue de gosse. On se reconnaît tous les deux, n'est-ce pas ? Il dit quelque chose comme ça. Saltimbanque. Nous passons un déjeuner à parler de sa vie, ses orgues, son père sourd, sa guerre des Tartares, la musique encore, salutaire, je revis.

J'ai tranché en faveur du train de dix-sept heures. J'irai voir le résultat des élections rue de Bretagne avec Alix. Dans mon... fief.

Ils restent toujours un moment sur le quai. Mon père s'approche et colle son visage à la vitre. Il sourit puis recule d'un pas. Ma mère guette le chef de gare. J'ai une minute pour les regarder tous les deux.

Ce n'est pas moi qui les quitte. Ce sont eux. Par avance.

Ça fait combien de temps que je me dis ça, inévitablement, sur ce même quai ?

Hier soir, maman m'a dit : « Quand auras-tu fini de nous enterrer dans tes livres ? Il faut toujours que tu nous tues ! » J'ai souri. Une énième fois.

Mais pourquoi écrire sinon pour buter contre l'intolérable, en franchir moi-même le seuil ?

Drôle de fils. Qui revient toujours sans mariée avec, pour seul enfant, ses livres bizarres.

Et repart.

Le quai s'éloigne. Chaque fois : me dire que je pars pour toujours, là-bas, loin d'eux. Devoir étouffer proprement ce scandale. Passer outre, sous peine de ne jamais exister.

Le train longe une décharge. Des piles de tôle rouillée s'y entassent, dans l'anarchie la plus entière.

Julien m'avait écrit cette phrase de Reverdy dans une lettre : *Toujours debout aux premières lueurs de l'espoir, je ne cède au sommeil qu'à la plus extrême limite du désastre.* Il avait ajouté : *Entre les deux, il faut vivre. La vie entre l'espoir et le désastre.*

Et voter à Cosne.

Là, j'aurais bien eu besoin de toi, Serge.